

Bambi a bobo

*Qu'une espèce pleure la mort d'une autre,
voilà une chose nouvelle sous le soleil.
Aldo Leopold*

Notre époque se mobilise sur un impératif moral, la protection des animaux. Le bien être est devenu un thème majeur au point d'impacter la société par un projet juridique en faveur des bêtes. La chasse a cette particularité de provoquer et d'affronter la mort du gibier en face. Prédateurs dans une société de consommateurs, armés dans un monde qui aspire à la paix, les chasseurs auront à faire face à cette sensibilité de plus en plus forte au bien-être des animaux.

Le projet susceptible de modifier la loi demandé par M. Chirac et sa fille sur le sujet, a réveillé des associations qui voient avec raison un atout qui pourrait être fatal à la chasse. En coulisse, la bataille fait rage.

Jean-Pierre Digeard du CNRS, ethnologue et auteur d'un excellent livre sur « L'homme et les animaux », propose de changer l'appellation en parlant de la bienveillance ou de la maltraitance qui sont des concepts moins équivoques que le bien-être animal. En effet, le bien être supposerait une personnalisation de l'animal qui deviendrait alors un sujet de droit au lieu d'être un simple objet. La res nullius, statut juridique de la faune, n'existerait plus et les antichasseurs et autres zoolâtres auraient quasiment gagné car comment peut-on chasser (exécuter sans sommation) des êtres vivants et sensibles, qui auraient des droits juridiques ?

Homme ou/et animal

Dans les mêmes perspectives, les sciences humaines s'intéressent de près à l'anthropologie, relayé par un réel engouement du public. Le thème le plus en vogue est précisément l'évolution de l'homme et son rapport avec l'animal. La frontière entre l'homme et l'animal, claire et nette depuis des siècles (l'homme étant à la fois extranaturel et surnaturel) est mise à mal et la continuité est désormais admise : il est clair que l'homme n'est pas né sous la cuisse de Jupiter mais d'un primate parmi les primates et notre quête du chaînon manquant, qui nous permettrait d'avoir un ancêtre bien à nous, a du plomb dans l'aile et s'efface au profit d'un buissonnement parsemé d'impasses. L'homme n'est qu'un rameau, une brindille, un vermisseau comme les autres espèces. Nous ne sommes pas le résultat logique d'un enchaînement interminable pour arriver à l'intelligence et au progrès. Même la culture humaine ne tombe pas du ciel mais émerge des protocultures des hominidés où le langage existait déjà.

La question humanité-animalité est donc encore plus insaisissable qu'il n'y paraît, et si les différences sont patentes entre un chimpanzé et un chasseur à l'arc (sauf peut-être au tree stand...), personne ne peut expliquer précisément une faculté, une aptitude ou une fonction qui fait l'humain. Même si on discerne que nous avons des capacités que les autres n'ont pas, comme la capacité d'attribuer une signification à un objet inanimé, la conscience de la mort et les rites d'enterrement, la conscience de sa propre identité, la notion de paternité, la poésie, la peinture ou l'écriture.

Ce serait aujourd'hui une erreur de répondre à la question de l'humanité-animalité en termes de rupture, d'exclusion ou de supériorité mais plutôt en termes de différence. La ligne de démarcation usuelle entre la singularité de l'homme et l'animal sauvage n'existe plus.

Pourtant, nous les chassons et nous les mangeons sans parler des animaux domestiques élevés spécialement pour ça.

Les mouvements de défense des animaux se battent pour interdire la chasse, jugée barbare et contre la nature. Les plus intégristes veulent interdire l'alimentation carnée, et même proscrire au maximum l'incursion de l'homme dans la nature car trop artificielle selon eux. L'écologie radicale et ses activistes en Angleterre légitime la violence comme moyen d'action « en s'appuyant sur les

références historiques de l'abolition de l'esclavage » (PLC, Boisguilbert). Même les pêcheurs à la mouche, habituellement en dehors du conflit, ont été roués de coups !

Légitimer la violence pour arrêter une activité jugée trop violente...La nature est devenue une idéologie majeure de notre société, un atelier psychiatrique à ciel ouvert, faute de mai 68. Elle se transforme souvent en un lieu rhétorique où, sous couvert d'un discours bien affûté, quelques talibans en mal de vivre essaient de réparer leur propre rapport au monde en prêchant leur vademecum.

« S'il y a quelqu'un toujours présent et que je n'aie pas encore insulté, je lui présente mes excuses » disait Edward Abbey, écrivain écologiste et militant provocateur d'un ecosabotage.

Pas de vie sans douleur

Si les animaux et peut être les végétaux souffrent depuis la naissance, ce sont les humains qui ont acquis les plus grandes aptitudes à la souffrance tout en acquérant du même coup les plus grandes aptitudes à la jouissance.

La douleur est consubstantielle de la vie et c'est précisément ce que l'on ne supporte plus. Le nouveau né naît en hurlant de douleur mais c'est son silence qui inquiète sa mère et non pas ses cris qui montrent qu'il est bien vivant. Sa souffrance est vécue comme une source de bonheur pour la mère. Elle est subjective, comme un mal de dents qu'on oublie pendant l'action et qui nous rappelle à l'ordre dès qu'on est inactif.

Mais nous sommes dans une civilisation de progrès où la douleur physique doit disparaître. Si elle persiste, il faut la vaincre à tout prix, au mépris des effets secondaires des médicaments et jusqu'à l'acharnement thérapeutique.

Pourtant, la souffrance a toujours été une valeur nécessaire pour progresser : elle fait partie de la vie, elle a construit notre personnalité d'enfant à adolescent et de l'adolescent à l'adulte. Celui qui n'a jamais vécu sans douleur n'a jamais vécu. Il survit mais il n'a pas vécu. La souffrance mentale ou la douleur physique, les maladies, les accidents, les traumatismes forgent une personnalité. Aujourd'hui, tous les maux sous toutes ses formes doivent disparaître, en particulier à l'hôpital où la douleur physique doit être anéanti.

Pourtant elle est essentielle aux vivants pour nous alerter sur notre état sanitaire. Pas de vie sans douleur. On meurt abruti de médicaments, inconscient de ce qu'il se passe dans notre corps au moment le plus important de notre vie : notre mort.

Assisté à l'hôpital, chez le dentiste, à la mort d'autrui, à ses propres problèmes psychologiques, pris en charge pour les victimes des attentats, l'homme urbanisé n'a plus l'énergie de se confronter aux aspérités de la nature et à la violence du vivant.

Les souffrances des animaux ne peuvent donc pas être tolérées surtout si elles sont affichées comme dans la chasse.

Seul le tableau de la douleur est autorisée dans les séries de télé pro nature ou le voyeurisme fait recette, en nous proposant les mêmes scènes où un crocodile mange des gnous lors de la migration, ou l'orque attrapant des phoques imprudents. Métaphore sans risque sur un document pare ailleurs bien pensant qui rappelle notre responsabilité de citoyen : 25 ha de forêt anéantis par jour par des trusts, économiser le bois !

Transférer la responsabilité morale de la douleur aux animaux est un mécanisme classique. Elle permet de photographier des opérations de carnage en Tanzanie ou ailleurs, en restant parfaitement calme, serein et philosophe. Les voyages naturalistes et autres safaris photo, permettent de satisfaire un sadisme détourné en déplaçant la douleur en spectacle, les prédateurs étant les substituts d'un chasseur désormais indésirable.

C'est la dure loi de la jungle, mais c'est la loi ! Exit la culpabilité.

La douleur est subjective

La seule activité des écologistes dans la nature est la réintroduction de prédateurs avec l'objectif avoué de revenir à une nature plus primitive. Pourtant, quand ils affirment doctement que les prédateurs sont indispensables et qu'ils introduisent l'ours ou les loups sans s'occuper de la vie pastorale ancestrale, ils sont moins écologistes que guérilleros imposant leur propre vision de la nature au mépris des habitants du cru.

Quand on les interroge sur les hécatombes quotidiennes des moutons égorgés par les loups ou par l'ours, ils restent très détendus et sereins arguant que c'est un processus normal dans la chaîne

d'alimentation et que ce sont les bergers qui doivent trouver une défense adéquate. On voit bien que la souffrance animale ne tient pas face à l'impérieuse nécessité écologique (et néocolonialiste) de militariser une montagne qui sera bientôt une réserve d'eco-touristes et de prédateurs avec collier et GPS.

Ici la souffrance animale est militante et n'a rien à voir avec le bien-être animal puisque elle est **NATURELLE !!** Quant à l'épreuve du berger face à cette barbarie inutile qui menace son métier, elle est perçue comme un inconvénient nécessaire à l'objectif, des simples dégâts "collatéraux" tout au plus.

La biodiversité au prix de la non diversité culturelle, car les derniers pasteurs vont disparaître si on n'arrête pas cette imbécillité que même José Bové dénonce sans ambiguïté.

« Tout homme est sensible quand il est spectateur et insensible quand il agit » disait Alain.

Et c'est le bien le problème. Acteur dans une opération de réintroduction de prédateurs, sa sensibilité s'atrophie. Spectateur de la chasse, il compatit à une douleur supposée que lui même ne connaît pas et projette ainsi ses propres fantasmes.

Il n'est pas douteux que le chasseur « affublé de sa panoplie guerrière » comme disait joliment

Ph Salvadori, provoque une réaction d'hostilité. Le chasseur à l'arc, affublé de son équipement Robin des Bois, provoque a contrario une curiosité amusée. Petite différence, grande conséquence.

Le chasseur a souvent une vraie colère face aux braconniers, authentiques brutes épaisses, qui ne respectent rien et qui font des hécatombes de gibier pour leur seul commerce.

L'écologiste a une vraie colère face aux chasseurs, authentiques brutes épaisses, qui ne respectent rien et tuent le gibier uniquement pour leur plaisir.

Pour le chasseur, le braconnier a basculé dans la criminalisation. Pour l'écologiste, le chasseur a tout ce qu'il faut pour rentrer à l'hôpital psychiatrique ou du moins au confessionnal laïque, le pire de tous.

Tout est une question de distance.

C'est la représentation de la douleur qui est en cause plus que la douleur véritable. Bambi poursuivi par des chiens bavant de rage marche mieux dans les fantasmes et à l'audimat qu'un troupeau de bovins dans les couloirs de l'abattoir-laboratoire, chacun attendant placidement son tour, pour finir dans nos assiettes en faux filet. Même si cette deuxième image est très loin de la vérité, elle permet à tous de déjeuner avec un bon appétit.

Plus que la douleur réelle de la victime, c'est le mental culturel du chasseur qui est en cause. C'est le groupe des chasseurs qui est obsolète, c'est le groupe social des chasseurs qu'il faut faire disparaître car incongru dans une société moderne et civilisée où les injustices sont traquées sans relâche (dit-on).

Le vrai problème qu'on nous reproche, in fine, ce n'est pas tant le geste de prélèvement des gibiers que le plaisir du chasseur. Le prélèvement, lui, est toujours autorisé et même attendu avec impatience par les riverains des forêts, dès lors que les sangliers ravagent leurs pelouses. Dans ces conditions, les chasseurs sont un recours, faute de mieux, comme les anciens bourreaux qui étaient tolérés mais haïs. Impossible pour nous d'expliquer que la quête est plus importante que le tir, que c'est avec un brin de nostalgie qu'on se résout à abattre l'animal. Au delà de tuer qui clôt notre pratique, il y a un plaisir immense à chasser, que le chasseur tire une grande satisfaction de son habileté, de sa vaste connaissance de la nature, que c'est dans la difficulté, dans l'astuce, qui font le prix de la réussite. Rien n'y fait. La chasse est de l'autre versant de notre culture, coté obscur, invisible, mystérieux, que notre société rationnelle combat avec acharnement afin d'extirper la moindre parcelle de sauvage.

La chasse comme fondatrice de l'humanité

Pourtant, l'émergence de l'humanité est liée étroitement à la pratique de la chasse. « Science et Vie » n'hésite plus à titrer dans une rubrique du N° 02579 « la chasse, une activité fondatrice ».

« La consommation de ressources carnées a joué un rôle déterminant dans l'émergence progressive de l'humanité ».

En effet, la chasse va non seulement actualiser et exalter des aptitudes faiblement utilisées chez les animaux et susciter des aptitudes nouvelles. Elle met aux prises l'intelligence du primate avec ce qu'il y a de plus habile et de plus rusé dans la nature : les prédateurs, et invente ainsi des stratégies de capture. La chasse joue aussi un rôle transformateur sur le plan culturel qui brise le modèle social des grands singes au profit d'une cohésion plus grande au sein d'une même population : le régime

carnivore a été un catalyseur de l'apparition de la morale car la chasse collective nécessitait le partage des proies (De Waal cité par Lestel dans les origines animales de la culture).

La coopération cynégétique va impliquer une organisation collective et va refouler l'intolérance des singes au profit de la solidarité masculine. Autrement dit, notre morale est née dans la chasse, dans la carnation, dans le sang et les morceaux découpés des gibiers chassés collectivement qu'il fallait partager. Ironie de l'histoire, on nous accuse aujourd'hui de barbarie.

Le développement de la chasse a nécessité la désignation d'objets divers, lieux, plantes, animaux. Il y a eu très tôt un art du piège, de la détection, de l'affût, de la mise à mort, du découpage, etc...pour chaque type de gibier, et enfin une encyclopédie de connaissances sur l'environnement, le temps, les saisons, les animaux, les plantes, les poissons, les aphrodisiaques, bref les bases de notre culture actuelle. Sans la chasse, pas d'humanité. « Le devenir homme du chasseur et non pas le devenir chasseur de l'homme » écrit Serge Moscovici à l'origine du mouvement écologiste français. Autrement dit : la chasse de l'hominien a fondé l'homme. Pas de chasse, pas d'homo sapiens.

Renier la chasse rejoint à renier l'origine de l'homme et son identité. (le jeune homme arrivé qui oublie son milieu modeste d'origine).

L'origine de l'homme n'est pas une curiosité à satisfaire ou une marotte vite oubliée: c'est une question centrale et indispensable pour résoudre les dualités nature/ culture, homme/animal qui conditionneront le futur de l'humanité.

Aujourd'hui, dans les émissions de Koh-Lanta, on mesure l'atrophie du cerveau quand il s'agit de survie, la méconnaissance crasse de la nature quand il faut trouver de la nourriture ou l'impossibilité de raisonner simplement dès lors que la mort des animaux est en question.

De quoi parlons nous ?

Pourquoi présupposer le caractère éminemment pathologique du chasseur qui utiliserait des instincts sadiques refoulés pour prélever un gibier ? Tous les auteurs, non chasse, sont obsédés par l'acte de tuer et néglige cet élément d'habileté et de plaisir sans lequel la chasse n'existe pas.

Mais le vrai problème n'est pas tellement que les animaux souffrent mais que les chasseurs, êtres vivants comme eux, tuent alors qu'eux ont renoncés. C'est cette situation qui leur est insupportable, comme certains anciens fumeurs qui ne supportent plus ni la fumée ni les fumeurs. Tel Robespierre dans son confessionnal laïque, il fustige les dérives de la chasse et la chasse elle même et décrète autoritairement des comportements qu'il décide de ne plus voir.

Cette tyrannie assommante du sauveur messianique se rapproche fort du péché originel, que les idéologies savent fort bien utiliser, malgré leur laïcité, afin de culpabiliser les auteurs du crime supposé.

Certes, le rapport à la mort des animaux ne laisse personne indifférent, y compris les chasseurs. De tous temps, les hommes se sont interrogés sur la légitimité de la mort des animaux jusqu'à parfois prôner le végétalisme il y a fort longtemps.

Platon définit une conception très précise de la chasse et Plutarque nous met en garde sur la chasse qui risque d'éclater la Cité par des comportements incontrôlés : le chasseur qui à l'habitude de tuer des animaux a une prédisposition naturelle à tuer des hommes.

Les statistiques disent exactement le contraire : l'assassinat n'est pas dans les cordes du chasseur.

C'est à l'intérieur de la société que nous appréhendons la nature. Si on n'a jamais vu la violence du vivant, hormis à la télévision, si on n'a jamais été à cinq heures du matin dans un forêt pour voir un brocard, transformé en véritable Mr Hyde pendant le rut, on garde un sentiment anthropologique faussé de la nature, un angélisme de bonne facture qui permet de traiter des chasseurs de sadiques sans sortir de son bureau.

Il faut relire de toute urgence les enseignement d'Aldo Leopold sur une éthique de la chasse (land ethic) à se bien comporter en fonction de la communauté biotique : une espèce de civilité envers les non humains, qui réduisent la douleur au maximum (une cartouche- un cerf, pour le chasseur à l'arc une flèche, un gibier).

A chaque prélèvement, le chasseur inscrit sa signature sur la face de la terre comme le fait le bûcheron, le pêcheur qui laissent une cicatrice de bon usage de la nature. Son enracinement à la nature lui dicte un prélèvement raisonnable. Son besoin profond d'homme le pousse à établir un rapport de familiarité avec le monde, de s'enraciner dans une région, d'établir un rapport de domesticité avec la terre. Il désire voir des êtres vivants, sauvages et libres dont leur vie se déroule sans entraves (et sans clôture). Il se préoccupe de leur bien être sauvage. Il aime le gibier qu'il prélève et le cuisine pour ses qualités gustatives et pour sa part de sauvage qui induit le récit du chasseur.

Manger le gibier est puissamment culturel.

Essayer d'analyser la chasse rationnellement est évidemment impossible car elle est en confluence avec l'imaginaire et la mythologie. La chasse ne peut pas être en examen dans un quelconque laboratoire attendant son verdict : responsable ou coupable ?

L'imaginaire des chasseurs, toujours vivace, n'est plus en résonance avec l'imaginaire de la société plus préoccupé par sa sécurité, la violence ou par des luttes religieuses. Le lien est rompu et l'intrication de l'imaginaire des chasseurs ne passe plus dans notre société trop policée.

Nous avons besoin d'une nouvelle vision de la nature qui soit celle d'une science mais qui doit également plonger ses racines dans les lointaines traditions de l'humanité : notre mémoire animale s'est endormi au profit de la raison et de la technique. Or le cerveau n'est pas que la rationalité.

Le génie de l'homme a toujours été dans l'intercommunication entre l'imaginaire et le réel.

François BASSE